

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

II.

Le visiteur parlait d'un ton si résolu, ou pour mieux dire si impérieux, que le valet gogaa, qui s'enthésait, la chambre de son maître, laissant dans le vestibule Léopold Lantier que nos lecteurs ont reconnu sous le nom de fantaisie adopté par lui.

Arrivé à la porte, le domestique frappa doucement, puis un peu plus fort. Ne recevant aucune réponse, il entra.

Pascal, étendu sur le dos, dormait d'un pesant sommeil.

— Monsieur... dit le domestique d'une voix faible d'abord, mais dont il éleva peu à peu de diapason, monsieur !... monsieur !... Eh ! monsieur...

L'entrepreneur souleva ses paupières lourdes.

— Quoi ? qu'est ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix pâteuse. Que me veut-on ?

— Monsieur, c'est un monsieur qui insiste pour vous parler...

— Au diable l'important !...

— J'ai essayé de le renvoyer... impossible... il prétend qu'il s'agit d'affaires pressées

— Qu'il aille au diable ! !

— Il ne veut pas... Il m'a commandé de vous dire son nom...

— Eh ! bien, ce nom ?

— Paul Pélassier...

L'effet produit fut immédiat. Pascal tressaillit et, quittant la position horizontale, s'assit sur son séant.

— Bien... dit-il avec vivacité. Conduisez M. Pélassier dans mon cabinet et priez-le d'attendre un instant... Je vais m'habiller et le rejoindre...

Le valet de chambre s'empressa d'exécuter les ordres reçus.

Au bout d'un quart d'heure il entra dans le cabinet.

Dès que la porte se fut renfermée derrière lui, Léopold l'accueillit par ces mots :

— Lis-tu les journaux ?

— Quand j'ai le temps, ce qui n'arrive pas tous les jours...

— Et les annonces judiciaires ?

— Jamais.

— C'est un tort, surtout quand on suppose qu'on pourrait bien avoir quelque héritage en perspective...

— Que veux-tu dire ?

— Tiens, lis...

Et Léopold, tirant de sa poche un journal, le déploya et le mit sous les yeux de Pascal, en désignant du doigt un entrefilet placé en tête des annonces légales et judiciaires.

Cet entrefilet était ainsi conçu :

« Les personnes ayant, ou croyant avoir des

« droits à l'héritage de feu M. Robert Vallerand, de son vivant « député de l'Aube, sont priées de se rendre sans délai à Troyes, « au cabinet de M. le procureur de la République. »

Pascal dévora ces quelques lignes.

— Eh ! bien, reprit Léopold, tu dois commencer à com-



— Peut-on entrer, ma petite mère ?

prendre que mes conseils étaient bons et que nous avions raison d'attendre... On appelle les héritiers, et il n'y en a pas d'autres que toi...

— Quo faut-il faire ?...

— Singulière question !... Il me semble que la marche à suivre est indiquée ! Tu vas filer à Troyes par le premier train...

— Je suppose que tu m'accorderas bien le temps de déjeuner...

— Nous déjeunerons à la gare où je vais te conduire...

— Mais je dois me munir des pièces qui prouveront mon identité...

— Sans doute... N'as-tu pas ces pièces ici ?...

— J'ai mon acte de naissance, mon acte de mariage, les actes de décès de mon père et de ma mère, mon diplôme d'ingénieur, ma patente de constructeur, mes reçus des contributions...

— En voilà plus qu'il n'en faut, mais prends tout cela... abondance de biens ne nuit pas...

— Je vais donner l'ordre à mon valet de chambre de préparer ma valise...

— A quoi bon ? C'est tout au plus si tu coucheras ce soir à Troyes... Il faudra même, sauf à repartir le lendemain, revenir « illico » pour me tenir au courant de ce qui se passera... Emporte une chemise dans un sac à main, ce sera suffisant...

— Je cours m'habiller...

— Fais vite... En allant à la gare et en déjeunant je te donnerai mes instructions...

— Et René ?...

— Va donc !... Nous parlerons d'elle tout à l'heure...

Pascal regagna en toute hâte son appartement particulier pour revêtir un costume de voyage.

Au bout de dix minutes il revint, prit dans son bureau et mit dans son sac à main les papiers utiles et quelques billets de banque.

— Je ne sais où j'ai la tête ! s'écria Léopold. Figure-toi que j'allais oublier de te demander de l'argent ! Singulière distraction, hein ?

L'entrepreneur fit une grimace fort laide et répéta d'un ton piteux :

— De l'argent ! T'en faut-il beaucoup ?

— Trois mille francs.

— La somme est énorme !

— Elle est nécessaire à la réalisation de mon projet concernant René.

— Allons, soit !

Et l'entrepreneur tendit trois billets de banque à son cousin...

Tous deux montèrent ensuite en voiture et se firent conduire à la gare de l'Est où ils s'informèrent des heures de départ. Aucun train ne partait pour Troyes avant midi et demi.

Les deux gredins avaient largement le temps d'aller déjeuner. Ils se rendirent dans un restaurant des environs et demandèrent un cabinet où on les servit.

Léopold donna des instructions détaillées à Pascal, et à midi cinquante minutes un train omnibus emporta l'entrepreneur vers le chef-lieu du département de l'Aube.

En quittant la gare de l'Est, l'évadé de Troyes gagna les boulevards, les suivit jusqu'à la place de la Bastille qu'il traversa, et au guichet du chemin de fer de Vincennes prit un billet pour Saint-Maurice-Fossés-Port-Créteil.

Nous laisserons Pascal sur la ligne de l'Est, Léopold sur la ligne de Vincennes, et nous conduirons nos lecteurs rue Beaubouillon.

Jarrelongo s'étant couché tard, lui aussi, avait fait la grasse matinée.

Il se réveilla vers neuf heures et sauta vivement à bas de son lit, n'oubliant pas qu'il devait se rendre à midi rue de Picpus, et qu'avant de sortir il se proposait de questionner la concierge au sujet de la « resuscitée », car c'est ainsi qu'en lui-même le misérable appelait René.

Une fois renseigné, il débunerait dans une gargote quelconque ou dans une crémerie en se rendant chez Pascal Lantier.

Aussitôt habillé Jarrelongo descendit, et s'arrêtant devant la loge demanda d'un ton jovial :

— Peut-on entrer, ma petite mère ?

La concierge piquait des bottines.

— Entrez, répondit-elle en riant. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mon locataire ?

Le complice de Pascal Lantier franchit le seuil et répliqua :

— Je viens vous payer ma petite dette.

— Vous me devez quelque chose ?

— Certainement.

— En voilà la première nouvelle !

— C'est que vous manquez de mémoire... Je suis rentré cette nuit à une heure du matin... Je dois l'amende...

— Vous plaisantez, par exemple !... C'est bon pour les locataires des grands appartements, l'amende, mais entre gens comme nous ça ne se fait pas...

— Eh ! bien, moi, j'ai mon amour-propre, et je tiens à payer comme si j'étais « de la haute »... Voici les cinquante centimes...

Et Jarrelongo pesa une pièce de dix sous sur la machine à coudre.

— Décidément vous y tenez ?... fit la concierge.

— Oh ! décidément !

— Eh ! bien, je ne veux pas vous contrarier pour si peu de chose... Grand merci, mon locataire...

Elle empocha la pièce...

— Du reste, reprit le libéré, on est rentré tard, la nuit dernière, dans votre maison.

— Ma foi, oui... On aurait dit que tous les locataires étaient à la noce... jusqu'à madame René qui est rentrée trois minutes avant vous...

— Qu'est-ce que c'est que madame René ?

— Une demoiselle de magasin... Une jeune fille jolie comme un ange et sage comme une image... un vrai bijou... Vous ne l'avez donc pas encore vue ?

— Non.

— Elle demeure cependant sur votre carré...

— Ah ! bah !

— Oui, la porte à côté de la vôtre...

— Tiens ! tiens ! tiens !... s'écria Jarrelongo en prenant des airs coquets. J'avais une jolie voisine et je ne m'en doutais pas ! C'est trop fort !

— Peste ! fit la concierge en riant. Comme vous vous allumez !... Appelez les pompiers, mon gaillard, car ce n'est pas pour vous que la pêche mûrit...

— Vous savez, ce que j'en dis, c'est badinage tout pur... J'ai l'air de flamber, mais au fond je suis comme les allumettes de la régie... je ne prends pas feu...

— A la bonne heure.

Jarrelongo, ayant appris ce qu'il voulait savoir, sortit de la loge, quitta la rue Beautrouillis, déjeuna chez un marchand de vin du faubourg Saint-Antoine et se dirigea vers la rue de Populus.

A midi précis, il sonnait à la porte du constructeur. Cette porte lui fut ouverte par le domestique à qui la veille il avait parlé, et qui lui dit en le reconnaissant :

— Ah ! monsieur, vous jouez de malheur !

— Pourquoi donc ? demanda le libéré inquiet.

— Parce que M. Lantier est absent.

— Absent ? Pour peu de temps sans doute ?

— A cela je ne puis répondre... Je sais seulement que mon maître a été obligé de partir ce matin en voyage à l'improviste, et n'a point dit quand il reviendrait... Peut-être l'ignorait-il lui-même...

Jarrelongo semblait très désappointé.

— Ça vous contrarie ? poursuivit le domestique.

— Beaucoup... Lui aviez-vous dit qu'on était venu le demander hier, et qu'on reviendrait aujourd'hui ?

— Non... il est rentré tard cette nuit... je l'ai à peine vu ce matin.

— Merçi...

Et le bandit tourna sur ses talons.

— Reviendrez-vous, monsieur ?

— Oui, parbleu, je reviendrai et bientôt...

Tout en s'éloignant, Jarrelongo murmurait avec dépit :

— Pas de chance !... Quo faire ?... Les choses sont graves cependant et peuvent d'un moment à l'autre le devenir plus encore... Où trouver Léopold ?... Allons, je vais chercher encore...

Nous le laisserons aller à l'aventure et nous conduirons nos lecteurs à la rue de l'École-de-Médecine...

Les deux étudiants et la blonde Zirza, déjeunaient dans le logement de Paul, et causaient des incidents de la veille.

En quittant la table, le fils de Pascal Lantier prit congé de ses amis et, muni du sac de chagrin noir soigneusement enveloppé dans un journal, il se rendit à la gare du chemin de fer de l'Est où il demanda à parler au chef de gare.

Ce dernier le reçut immédiatement, le reconnut du premier coup d'œil et lui demanda :

— A quoi dois-je le plaisir de vous voir ? Avez-vous appris quelque chose de nouveau relativement à l'affaire qui vous préoccupait si vivement ?

— Oui, et non...

— Avez-vous encore besoin de moi ?

— Plus que jamais, monsieur.

— Je suis tout à votre disposition... Parlez.

— Vous vous souvenez, commença le jeune homme, que nous trouvâmes un fragment de chaînette d'acier nickelé engagé dans la tige du marchepied du wagon 1326 ?...

— Parfaitement !

— L'idée nous vint aussitôt que ce fragment provenait d'un sac à main appartenant à la personne disparue...

— C'était au moins vraisemblable... Ce morceau de chaînette vous a-t-il mis à même de découvrir une piste, ainsi que vous en aviez l'espoir ?

— Je le crois..

— Et, comment ?

— J'ai retrouvé le sac. Le voici.

Paul déploya le journal et exhiba l'objet en question.

Le chef de gare l'examina soigneusement.

— Êtes-vous certain de ne point vous tromper ? demanda-t-il ensuite.

— Oui. Le sac a été reconnu par une personne qui le connaissait. Les initiales U-S gravées sur l'écusson rendaient une erreur impossible, et voici qui complète ma certitude.

En disant ce qui précède, Paul tirait de sa poche le fragment détaché du marchepied.

— Voyez, ajouta-t-il, on a fait usage, pour raccommo-der la chaîne, de maillons qui ne ressemblent point à ceux-ci et ne sont même pas nickelés.

— C'est juste... Comment ce sac est-il arrivé entre vos mains ?

Le fiancé de René raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Cela est étrange... murmura le chef de gare. Mais je fais une réflexion.

— Laquelle ?

— Le morceau de chaînette était attaché au marchepied... Le sac a été trouvé dans Paris... Il résulte de nos recherches, vous vous en souvenez, que l'assassin est descendu à Nogent... Ce n'est donc pas lui qui a jeté le sac sur un tas de neige, rue des Récollets...

— Je n'ai jamais supposé que ce fût lui...

— Que supposez-vous donc ?

— Ceci : Le sac devait pendre au marchepied... L'un des employés du chemin de fer l'aura pris, l'aura ouvert, et s'en sera débarrassé après avoir fait main basse sur les valeurs qu'il renfermait...

Le chef de gare fronça le sourcil.

— Voilà une accusation grave, monsieur... fit-il.

— Je le sais bien, monsieur, répliqua Paul, et je sais aussi que vos employés sont honnêtes et qu'ils le prouvent chaque jour, mais parmi beaucoup d'honnêtes gens il peut se trouver un voleur...

— Ce n'est que trop vrai...

— Quels sont les hommes chargés d'inspecter les wagons lorsqu'ils rentrent en gare ?

— Des hommes d'équipe de divers services... La trouaille a dû être faite par un visiteur des roues ou par un graisseur...

— Pouvez-vous savoir qui remplissait ces fonctions, la nuit du crime, près du wagon 1326 ?

— Nous le saurons dans cinq minutes...

— Ah ! monsieur, vous allez peut-être me rendre un immense service... Dans le sac se trouvaient, outre des billets de banque, des lettres et des papiers d'où dépend l'avenir d'une jeune fille à laquelle je m'intéresse plus qu'à tout au monde...

— Je serais très heureux de vous être utile... Veuillez m'attendre, monsieur...

Le chef de gare se rendit au poste des hommes d'équipe et prit les informations qui devaient lui permettre de répondre à Paul Lantier.

Au bout de dix minutes il revint trouver le jeune homme. Une expression de tristesse se peignait sur son visage.

Paul lui demanda vivement :

— Vous n'avez pas trouvé, monsieur ?

— Pardonnez-moi... J'ai trouvé l'homme et cet homme est le voleur, la chose n'est que trop certaine...

— Ah ! fit l'étudiant avec joie.

— Il n'est plus au chemin de fer, poursuivit le chef de gare, et c'est sur son renvoi que je base ma conviction. Depuis la nuit en question cet homme, jusque-là très exact et bon employé,

se grisait sans cesse, manquait son service et répondait grossièrement. Il a fallu le mettre à la porte... C'était un Belge.

— Son nom ?

— Oscar Loos.

— Son adresse ?

— Rue des Récollets numéro\*\*\*... Je suis heureux que ce misérable ne fasse plus partie du personnel qu'il déshonorait par sa présence...

Paul avait écrit sur un carnet le nom du Belge et son adresse.

— Il me reste à vous remercier mille fois, monsieur... dit-il au chef de gare. Dieu veuille que je retrouve cet homme...

— Si vous le retrouvez, ne le ménez pas !... Il faut que justice soit faite !...

Paul Lantier quitta la gare de l'Est et se dirigea vers la rue des Récollets. La maison dont on lui avait indiqué le numéro se trouvait à l'extrémité de la rue, près du canal. Nos lecteurs se le rappellent peut-être.

Les maisons ont leur physionomie comme les hommes ; celle-là était un hôtel garni du dernier ordre dont la façade lépreuse sur le vice et le crime. Des loges sordides s'élevaient aux fenêtres. Un couloir sombre et boueux conduisait au bureau de l'hôtel, sorte de cage étroite où brûlait, même en plein jour, une lampe fumeuse.

Une vieille femme, assise dans ce bureau devant un registre, leva la tête au moment où Paul ouvrit la porte.

— Monsieur désire une chambre ? demanda-t-elle.

— Non, madame... Je voudrais parler à un de vos locataires...

— Qui se nomme ?

— Oscar Loos...

— Oscar Loos... Il ne demeure plus ici...

Le fils de Pascal Lantier ressentit une véritable angoisse.

Le voleur allait-il donc lui échapper ?

— Savez-vous où il est allé ? reprit-il, et pouvez-vous me le dire ?

— Très bien ; seulement ce n'est pas tout près d'ici, je vous en prévient...

— Peu importe... J'ai besoin de le voir, et j'irais le chercher au bout du monde...

— Oh ! ça n'est pas si loin que ça !... répliqua la vieille femme en riant. Il est retourné dans son pays.

— En Belgique ?

— Oui, monsieur, à Anvers.

— Connaissez-vous son adresse exacte ?

— Je l'ai par écrit... Il me l'a donnée afin que je lui expédie des lettres qu'il attendait ici... Je vais la chercher...

Et la maîtresse du garni borgne, prenant sur un rayon de son bureau un gros volume effroyablement graisseux, compulsait tout un fatras de notes manuscrites placées entre ses pages.

— Voici... dit-elle au bout d'un instant en tendant un papier à l'étudiant.

Celui-ci transcrivit l'adresse sur son carnet, et rendant à la vieille femme le papier, accompagné d'une pièce de cinq francs, il reprit :

— C'est tout ce que je voulais savoir.

— Grand merci, monsieur... Si vous voyez Oscar Loos, souhaitez-lui le bonheur pour moi, s'il vous plaît... C'était un bon garçon. Paraîtrait qu'il a eu la chance de faire un petit héritage.

Paul savait de quelle nature était cet héritage. Il quitta la maison garnie, prit une voiture faubourg Saint-Martin et regagna son logis où l'attendaient Jules et sa femme.

— Eh bien ? demanda l'étudiant en médecine.

— Eh bien, le voleur est trouvé.

— Tu l'as vu ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'est plus à Paris... Renvoyé du chemin de fer pour cause d'inconduite, il est retourné dans son pays, à Anvers... Mais je le verrai...

— Tu iras à Anvers ?

— Certainement !

— As-tu l'adresse exacte du coquin ?

— Oui... Par bonheur il l'avait laissée au garni qu'il habitait... J'irai ce soir mettre Renée au courant de ce qui se passe, et demain matin je prendrai le train pour la Belgique...

— Bravo ! s'écria Zirza, la blonde. Voilà qui s'appelle du dévouement ! Les autres parlent, mais Paul agit... Alors, ce soir, nous irons guetter Renée à sa sortie du magasin ?

— Vous irez seule, ma chère Zirza, car ce dont j'ai à lui parler ne peut se dire dans la rue... Jules et moi nous vous attendrons au coin de la rue Beautreillis et nous monterons chez ma fiancée...

— C'est convenu... Nous dîners à six heures, et à neuf heures moins un quart je serai à la porte de madame Laurier.

V

Rejoignons Léopold que nous avons quitté au moment où il venait de prendre un billet à la gare du chemin de fer de Vincennes, place de la Bastille.

Une fois installé dans un compartiment de première classe, il tira de sa poche un numéro des « Petites Affiches » et chercha la page où se trouvaient inscrites les propriétés à louer dans les environs de Paris. Cette page était cornée, et de plus un trait de crayon encadrait l'indication suivante :

« A louer, à Port-Créteil, plusieurs pavillons tout meublés. Prix très modérés. »

« S'adresser à monsieur Baudry, restaurateur, chemin de Hurlage. »

— Ça sera bien le diable, murmura l'évadé de Troyes, si je ne trouve pas là mon affaire... quelque chose de bien clos et de bien isolé...

Les personnes qui connaissent ce qu'on peut appeler le « chaume de Port-Créteil », situé en face de Saint-Maurles-Fossés, de l'autre côté de la Marne, savent d'avance que Léopold devra y trouver sans peine ce qu'il désirait.

Port-Créteil se compose d'une centaine de maisons, les unes disséminées sur le bord de l'eau, les autres s'aligeant en forme de rues, mais séparées par des jardins clos de murs. Presque toutes ces maisons restent inhabitées pendant l'hiver.

Les propriétaires louent ces pavillons tout meublés pour la saison d'été et, malgré les promesses de l'annonce reproduite un peu plus haut et parlant de prix modérés, ils louent aussi bien pour six mois que pour l'année tout entière.

Léopold descendit à Saint-Maur les-Fossés.

— Le chemin de Port-Créteil s'il vous plaît ? demanda-t-il à un employé de la gare.

— A quel endroit de Port-Créteil allez-vous, monsieur ?

— Chez M. Baudry, restaurateur.

— Alors vous n'avez pas besoin de faire le grand tour par le pont... Descendez-lui, tout droit, en passant sous la voûte du chemin de fer. Vous arriverez près de la Murne, en face d'un bateau-lavoir. Vous y trouverez un bachot, et un gamin qui vous conduira de l'autre côté.

L'ex-réclusionnaire suivit le chemin qu'on lui indiquait. Il arriva près du petit bras de la Marne.

— Eh ! monsieur, lui cria un jeune garçon assis dans un bateau et pêchant à la ligne, faut-il vous passer ?

— Oui.

— Où allez-vous ?

— Chez M. Baudry, restaurateur.

— Embarquez !

Léopold sauta dans le bachot. Le gamin détacha l'amarre et prit les rames :

Au moment de l'année où se place cet épisode de notre récit, c'est-à-dire au mois de décembre, les marchands de vins-restaurateurs dont les établissements sont situés sur le chemin de halage de Port-Créteil, ne font pas de brillantes affaires, tant s'en faut. C'est à peine s'ils arrivent à couvrir leurs frais.

Ceci, d'ailleurs, est pour eux de minime importance, car, en été, les pêcheurs pendant la semaine et les promeneurs le dimanche, leur permettent d'empocher d'importants bénéfices et d'attendre avec un complet repos d'esprit le retour du printemps.

Le restaurateur Baudry, un solide gaillard d'une trentaine d'années, à figure intelligente et réjouie, se trouvait dans le jardin orné de tonnelles, placé devant la maison. En voyant un étranger descendre de bateau sur le bord de la Marne, juste en face de chez lui il ouvrit la porte, comme pour dire :

— Entrez, monsieur... Vous serez le bienvenu...

Léopold avait lu le nom écrit sur l'enseigne du restaurant. Sans hésiter il se dirigea vers le patron.

— Vous êtes bien monsieur Baudry ?... lui dit-il.

— Oui, monsieur, pour vous servir...

— C'est à vous que j'ai affaire...

— Alors, monsieur, entrez vite... Le poêle est tout rouge... on l'entend rouler d'ici... il fait meilleur dedans que dehors... L'évadé de Troyes franchit le seuil de la maison.

Madame Baudry, une grosse réjouie, allait et venait, n'ayant rien à faire mais se douant du mouvement par besoin d'activité... Une fillette de quatorze ans travaillait près du poêle.

— Prendrez-vous quelque chose, monsieur ? demanda le restaurateur.

— Oui, un grog américain bien chaud...

La patronne s'empressa d'apporter sur une petite table les éléments du breuvage en question.

Léopold, tout en versant du rhum dans l'eau presque bouillante, poursuivit :

— C'est à vous qu'il faut s'adresser pour visiter les pavillons à louer à Port-Créteil, dont parlent les « Petites-Affiches » ?

— Oui, monsieur...

— Y en a-t-il d'immédiatement libres ?

— Meublés ou non meublés ?

— Meublés.

— Tenez-vous à être au bord de l'eau ?...

— Je tiens à une situation très isolée, désirant n'être dérangé par aucun bruit dans les travaux scientifiques dont je m'occupe et qui sont d'une nature fort absorbante.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR ROUL DE NAVERY

### VI

#### L'ART ET L'ARGENT.

Mais la malignité publique ne permet guère à une jeune femme de se montrer partout seule, sans s'escrimer à tort ou à raison contre elle. Les façons de Mercédès étaient trop brésiliennes, trop en dehors pour ne pas surprendre souvent, et froisser quelquefois. Elle choisit mal certaines relations, fréquenta des femmes légères, reçut des hommes ayant pour habitude de compromettre les femmes, et un jour un propos insolent ayant été tenu sur le compte de Mercédès, le meilleur ami de Mikael crut devoir en instruire le prince.

— Je ne soupçonne pas ta femme, ajouta-t-il en terminant, mais ses inconséquences peuvent avoir des suites graves. Elle porte un nom que tu ne dois pas laisser traîner dans les chroniques des petits journaux.

— Je te remercie, répondit tranquillement Mikael.

— As-tu besoin de moi ?

— Ce soir même tu t'entendras avec Wladislas Voleki.

— Tu te battras ?

— Je me battrai. Pas un mot. Ma femme ne doit rien apprendre, jusqu'à l'issue de la lutte.

— Ne vaudrait-il pas mieux avoir avec elle une explication ?

— A quoi bon ! Elle me jurera qu'elle n'est pas coupable et je veux le croire. C'est une tête affolée, voilà tout. La leçon lui servira peut-être.

La rencontre préparée avec mystère, eut lieu à la frontière belge sans que Mercédès s'en doutât.

Un soir son mari rentra à l'hôtel le bras en échappé, et la princesse Ilona prévenue trouva son fils évanoui à la suite d'un pansement douloureux.

Elle exigea la vérité. Il la lui révéla tout entière, mais il persista à défendre sa femme, et mit sur le compte de sa légèreté et de la mauvaise éducation qu'elle avait reçue, les imprudences commises.

— Oh ! ce n'est pas cela seulement, dit la princesse, Mercédès a une mauvaise nature. Elle n'aime que l'argent, et ne trouve de joie que dans les satisfactions de la vanité. Où avions-nous les yeux quand nous avons cru qu'elle pourrait te rendre heureux ? Jusqu'à ce moment je l'ai ménagée, j'ai évité de lui adresser des reproches ; cette fois, je ne garderai point de réserve. Le nom que tu lui as donné t'appartient. Force-la à le respecter, Mikael. Tu as exposé ta vie, garde maintenant un autre courage : celui de lui résister en face ! Pour elle ne viens-tu pas de commettre un crime ? Le duel est défendu par la loi divine ? Pour cette femme dont les légèretés compromettent ton nom, tu as risqué de tuer un homme ! et j'ai failli perdre mon fils. Il est temps de te réveiller, Mikael. Tant qu'il s'est agi seulement de gouverner les dépenses, tu as cru devoir t'abstenir par dignité, cette fois l'honneur est en jeu.

— Le comprendra-t-elle ? demanda Mikael.

Il tomba sur les oreillers et garda le silence.

Sa mère le veilla toute la nuit, et recueillit pendant un long

accès de fièvre les cruelles confidences de son cœur brisé.

Le lendemain, entre deux comptes rendus de fêtes, Mercédès lut les détails de la rencontre de son mari avec l'homme qui avait répandu sur son compte des propos insultants. Il arrivait si souvent à la jeune femme entraînée par le tourbillon mondain, de passer plusieurs jours sans voir son mari, qu'elle n'avait nul soupçon de la vérité quand au sortir d'un sommeil profond et tout accablée encore de la lassitude d'un bal, elle lut en quelques lignes le récit du duel.

Pour la première fois peut-être elle se sentit mordue au cœur.

Passant à la hâte un peignoir, et jetant sur ses cheveux défaits en fichu de dentelle, elle gagna l'appartement de Mikael dont un laquais défendait la porte.

— Je veux voir le prince, dit Mercédès.

— Il repose, madame, et les médecins interdisent les visites.

— Laissez-moi passer, je vous l'ordonne, ajouta la Brésilienne.

— J'ai reçu une consigne sévère.

— Elle ne saurait me concerner.

— Au moins faut-il que je m'en informe.

— Insolent ! fit Mercédès, je vous forai chasser.

— Jusque-là, madame la princesse, je remplirai mon devoir.

— Allez, répéta Mercédès, je vous attends.

Le valet de chambre revenait une seconde après.

— Madame la princesse mère attend madame.

Mercédès avait beau faire, pour la moitié de ses gens au moins, elle restait bien la fille du financier Bozan de Breuil. La vraie princesse, celle à laquelle ils ne refusaient aucun respect, était la princesse Ilona, la mère de Mikael. Pour elle ils éprouvaient un respect sincère, prouvé à toute heure, tandis que Mercédès si gonflée qu'elle fût de ses millions demeurait à l'état de parvenue.

Quand les portes de la chambre du prince s'ouvrirent devant sa femme, elle marcha rapidement, le front haut, ayant plus de colère que de pitié, sentant moins la douleur d'avoir failli perdre son mari que la honte d'avoir été l'objet d'un article injurieux.

Sur le seuil de la chambre elle s'arrêta cependant.

Le front de Mikael, d'une pâleur de cire, reposait sur les oreillers au milieu des boucles de ses cheveux noirs. Ses lèvres restaient blêmes, et les paupières s'abaissaient sur ses prunelles. Sa mère, agenouillée près de son lit, lui parlait bas en serrant ses mains exsangues.

Il fit un signe, et la princesse se tourna vers Mercédès.

— Approchez, ma fille, lui dit-elle.

— Je ne suis pas coupable ! dit la Brésilienne d'une voix sombre, non, je ne suis pas coupable !

— Je le crois, répondit la princesse, je veux le croire, mais le monde sera moins crédule et moins indulgent !

Mercédès tomba sur les genoux :

— Mikael, dit-elle d'un accent plus humble et presque doux, j'ai des torts envers vous, je les réparerai, je vous le jure.

Un rayon de joie éclaira le visage du blessé.

— Merci, dit-il, ne parlons plus des douleurs passées... Et si vous le pouvez, aimez-moi...

## X

### LE BILAN DE L'ARGENT.

En ce moment régnait un peu dans Paris l'affolement finan-

cier dont le quartier Quincampoix fut le théâtre pendant le règne aussi brillant qu'éphémère de Law, l'aventurier écossais. La fièvre de la spéculation s'empare de ceux que jusqu'alors on regardait comme des sages. Les propriétaires fonciers vendaient leurs terres afin de se procurer des actions de la « Société Universelle. » On échangeait les fonds d'Etat, les chemins de fer, les valeurs les plus solides, contre des coupons montant à chaque Bourse de plusieurs centaines de francs. Jamais les brouillards de la Seine n'avaient vu s'élever plus de châteaux en Espagne. Dans les conversations des hommes, le nom de la « Société, » fondée par Bozan de Breuil, revenait à chaque période.

Les femmes apprenaient l'argot de la Bourse.

Jamais les pâtisseries voisins de ce temple où l'or sonne dans la voix enrouée des coulissiers, n'avaient vu pareille clientèle manger leurs gâteaux, et savourer du vin muscat tout en donnant des ordres, et en oronnant des billets destinés à être remis aux agents de change des belles mondaines.

Les couturières voyaient doubler leurs commandes. Les bijoutiers offraient à crédit les merveilles de leurs écrins.

L'amour du luxe montait en proportion des gains fabuleux chiffrés sur de mignons carnets.

On se disputait les terrains de la rue de Prony et de l'avenue de Villiers. Quiconque venait d'augmenter sa fortune de cinq cent mille francs dessinait le plan d'un hôtel.

Les architectes rayonnaient, les jeunes artistes voyaient à l'horizon des carrières à modeler et des dessus de portes à peindre.

L'émulation de l'élégance gagnait de proche en proche. On regardait bien moins au fond de sa caisse que les cahiers de calculs chimériques.

L'agiotage semblait s'être emparé de tous et de toutes. On citait des princes ayant gagné des sommes fabuleuses ; on se montrait des employés de la vieille roulant voiture.

Les pauvres gens ayant de minces économies les consacraient à quelques actions, et s'estimaient heureux d'acquiescer pour mille écus ce qui, lors de l'émission, se cotait cinq cents francs. Des grands aux petits la furie de la spéculation était la même.

Paris ne dormait plus. Paris agiotait.

Bonaventure Bozan de Breuil, poussé par le vent du succès, était devenu un des rois de la capitale, et André Gualbert, son satellite, gravitait dans le même cercle de prospérité.

On menait large vie chez André. Mélanie parvenue au comble de ses vœux, devenait presque aimable à l'égard de son mari.

Un seul point noir attristait ces deux êtres rapprochés et grisés par le succès : leurs enfants refusaient de s'abandonner à la fortune nouvelle qui poussait leur barque. Sans doute, Clotilde acceptait les bijoux donnés par son père et portait les élégantes toilettes que sa mère commandait, mais elle ne s'attachait nullement à un luxe qui lui semblait un rêve.

Qu'elle recevait d'argent allait secourir des familles pauvres. Aidée, guidée par Amice, elle mettait l'or qui saurait côté de la pitié qui console. Ce fut grâce à elle que Balsamine et sa mère eurent un asile convenable, du pain, et recouvrèrent lentement la santé. Elle aussi s'égarait dans cette cité voisine de la place Pinel, en arracha des misérables, et pleura de joie en voyant sourire des enfants et des vieillards. Alors elle estimait que l'or est utile et béni. Elle l'aimait pour le bien qu'il produit, pour la paix qu'il ramène. Clotilde se reposait près d'Amice des dîners, des concerts et des fêtes. Elle la retrouvait toujours simple, un peu grave, gardant au fond de son cœur un

immuable blessure, mais puisant dans sa douleur secrète la force du dévouement et du sacrifice.

Landry venait d'entrer en loge.

Au moment où il embrassa Clotilde pour la dernière fois, il semblait très ému :

— Bon courage ! lui dit-elle, M. Armadieu affirme que tu es le plus fort de ses élèves, et que tu ne saurais échouer.

— Dieu le vouille ! répondit-il.

— D'ailleurs, si tu ne réussissais pas cette année, ne pourrais-tu te présenter l'an prochain ?

— Où serons-nous et que serons-nous l'an prochain, Clotilde ! Je suis de la nature des oiseaux qui prédisent l'orage. Comme le tyran de Samos je n'ai point jeté mon anneau à la mer, mais j'ai rendu aux autres le plus de services possible afin de mériter un peu de sympathie si le malheur nous atteint quelque jour. Le sol est mouvant sous nos pieds. Si je réussis, mon avenir est fait, et je serai certain de pouvoir sauver la famille si quelque malheur l'atteint. Mais enlèverai-je le prix ? Le sujet proposé sera-t-il dans mes moyens ? Le comprendrai-je d'une façon suffisante ? Parviendrai-je à le rendre comme je l'aurai senti ? Je ne vis pas depuis que l'heure de cette lutte approche.

— Je prierai pour toi, dit Clotilde, et je ne prierai pas seule.

Le jeune homme secoua la tête.

— Tu cherches à me consoler, dit-il.

— As-tu renoncé à toute espérance ?

— Il m'en a grandement coûté, et parfois encore je me prends à croire qu'un jour Amicé comprendra que je l'aime trop pour qu'elle ne me le rende pas un peu.

— Pourquoi gardes-tu le silence à l'égard de ma tante et de ma cousine ?

— Pour plusieurs raisons. En ce moment ni mon père ni ma mère ne consentiraient à mon mariage avec Amicé. Je suis l'héritier présomptif d'une grosse fortune, un dauphin de la finance. Notre mère creuse un abîme entre la famille de mon oncle et la nôtre. Le chef de bureau leur paraît un très petit personnage, il semble que nous ne les voyions que par condescendance. Que veux-tu ! Nous n'y pouvons rien. Heureusement mon oncle Paulin, sa femme, et Amicé connaissent le fond de notre pensée à tous deux. Je ne puis donc tenter de disputer ma cousine soit à son indifférence soit à une pensée étrangère. Si je dois être heureux avec elle, et par elle, ce ne sera jamais que s'il nous arrive une catastrophe, et cette catastrophe je ne puis la désirer. Ni mon père ni ma mère ne sauraient désormais se contenter de la médiocrité. Restons enfants de millionnaires, Clotilde ! Ma fidélité touchera peut-être Amicé quelque jour.

— M. Raymond Armadieu nous donnera-t-il de tes nouvelles ?

— Il viendra vous parler de moi, voilà tout.

— Je l'ai trouvé triste, l'autre jour.

— Plus que triste, sombre.

— A-t-il donc éprouvé un chagrin ?

— Oui, Armadieu, le plus grand artiste et le plus grand cœur que je connaisse, a souffert de la désertion d'un de nos camarades. Il s'y attendait et cependant il n'a pu se défendre d'en éprouver une peine véritable. Tu le sais, ses élèves sont ses enfants, sa famille. Il s'attache à nous par les liens sacrés du cœur et de l'intelligence. Pendant des années il donne à chacun de ceux qui reçoivent ses leçons une part de son âme. Il y a de son côté, adoption morale. S'il hésite longtemps avant d'admet-

tre un nouvel élève, dès que celui-ci fait partie de la phalange, Armadieu lui prodigue son esprit, son dévouement, tout ce qu'il possède de force intellectuelle, de tendresse virile. Il ne nous suis pas seulement pendant les heures que nous consacrons chez lui au travail, il se croit le droit de nous conseiller, de nous guider au delà de l'atelier. Aussi, lorsque dans le bataillon de ceux qu'il forma pour l'art survient une désertion, il souffre cruellement, et ne dissimule pas ses regrets.

— Qui dono a quitté l'atelier ?

— Jean Bruk.

— Ce camarade que tu paraissais aimer ?

— Je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer. Comme mon vénéré maître j'essayais de l'empêcher de glisser sur une mauvaise pente. Mais l'impulsion étant donnée, il a roulé... Jean Bruk est perdu. Il gagnera peut-être de l'argent, le plus ou moins d'écus sonnant dans la bourse n'y fait rien, il ne se relèvera jamais. L'âme abaissée, l'âme qui a brisé ses ailes et qui s'est vautrée dans la fange, garde une indélébile flétrissure. Le Jean Bruk à qui je prêtai un louis l'an passé, vend ses dessins le prix qu'il veut. On a fondé un journal satirique dont il fait la fortune. Dans cette feuille on conspuie la religion, la justice ; on raille les hommes intègres, on essaie de déverser du ridicule sur les choses les plus saintes. Ces pages immondes accrochées aux portes des marchands de journaux, attachées à la ficelle des étalagistes, exposées à toutes les vitrines, à tous les kiosques, composent maintenant le Musée populaire. La femme et l'enfant y prennent des leçons d'impudeur. On jette à terre ce qu'ils adoraient, on les raille d'y croire. La mère doit entraîner plus vite sa fille quand elle passe devant ces gravures immondes qui souillent le regard et l'esprit. Et c'est à l'aide de ce moyen que Jean Bruk est riche. Lui qui geusait jadis l'argent d'un bock, sème l'or à pleines mains, et mène une vie de folles lugubres. Je l'ai rencontré l'autre jour sur le boulevard, il est venu à moi la main tendue, mais je n'ai point avancé la mienne. Il m'a parlé alors des dettes contractées, dans le temps de sa pauvreté ! " Si vous croyez me devoir quelque chose, lui ai-je répondu, venez en aide pour une somme égale, à un camarade malheureux. " — Et nous avons suivi chacun notre route. Quand Armadieu viendra voir notre mère, sois aimable et bonne pour lui, c'est un grand cœur.

— Ne suffit-il point qu'il t'aime !

Landry embrassa Clotilde.

— Adieu, mignonne ! n'oublie point ta promesse, prie pour moi, et demande à Amicé un souvenir devant Dieu.

Le frère et la sœur semblaient avoir peine à se quitter, et le pressentiment leur vint à tous deux qu'avant l'heure où ils se retrouveraient, une profonde douleur les aurait atteints.

Et comme si cette assurance devait leur devenir une grande consolation, Landry dit à sa sœur :

— Nous nous aimons bien ! n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle, profondément.

Ils se séparèrent, Landry le cœur ému, Clotilde en essayant une larme.

Ce fut avec un sentiment de crainte mêlé de respect, que Landry entra en loge.

Le sujet proposé pour le concours était le « Retour de l'Enfant prodigue. » Sous ce rapport, du moins, le jeune homme s'estimait satisfait. Mais à mesure qu'il approfondissait davantage cette magnifique parabole, elle lui paraissait plus difficile à traduire.

Il y rêva longtemps avant de jeter son premier croquis ; quand il crut avoir trouvé le mouvement et l'expression, il oublia qu'une récompense couronnait l'œuvre la plus belle. Il vit l'art pour lui-même, et poursuivit son labeur avec un viril courage. Il devait vaincre, il vaincrait. Cependant au bout de la première semaine, il se sentit pris de scrupules.

Un mal inconnu le saisit devant son tableau. La recherche de l'idéal n'est jamais exempte de douleur, et l'angoisse à laquelle sont souvent en proie les véritables artistes le dévora sourdement. Il ne trouva de consolation qu'à révéler à sa sœur et à lui-même ce qui se passait en lui.

Otilde lui répondit de longues pages dans lesquelles il fut beaucoup moins question d'elle-même que d'Amice. Elle n'osa point avouer à son frère la vérité, et crut bien faire en lui laissant une lointaine espérance. D'ailleurs, certain que Valgras ne renoncerait point à ses ambitions, et ne renierait jamais ses convictions politiques par tendresse pour Amice, elle attendait beaucoup du temps. Sans doute, tant que Valgras serait libre, Amice Gualbert conserverait sa liberté ; mais on parlait trop souvent du mariage du brillant député pour qu'au premier jour on ne l'annonçât point d'une façon officielle.

Tantôt il était question d'une Américaine dix fois millionnaire qui ne cachait point sa préférence pour le fougueux tribun ; tantôt on citait le nom d'une jeune veuve dont le mari avait été son meilleur ami. Il fut même un jour lancé en guise de ballon d'essai que Valgras demandait en mariage une fille pauvre, mais portant un des vieux noms de France. Jamais le député ne fit démentir ces nouvelles contradictoires. Peut-être au fond de son cœur gardait-il un vague espoir fondé sur la jalousie d'Amice.

Il connaissait mal la fille de Paulin Gualbert. Elle fût morte de douleur plutôt que de mentir à ses croyances. Sans doute chaque fois qu'on prononçait devant elle le nom de Valgras, elle recevait un coup au cœur ; mais elle le recevait avec courage, et puisait dans la violence même de ses regrets, la force de suivre la voie qu'elle s'était tracée.

Pendant l'absence de Landry elle vit fréquemment Amice, et tendrement, avec la simplicité d'une sœur, elle chargea sa cousine de transmettre à Landry les vœux qu'elle formait pour son succès. Les pages de Otilde devinrent la force du jeune peintre pendant les semaines qu'il passa en loge. Certain d'y avoir mis tout ce qu'il possédait, il attendait le reste de la Providence, et comptait les jours qui le séparaient de l'examen du jury.

Entre André Gualbert et sa femme, il fut convenu que tous deux, si leur fils remportait le prix, iraient l'installer à Rome. On lui ménageait cette surprise. Otilde serait du voyage, et dans un bon mouvement, Mélanie ajouta même :

— Si Otilde le désire, nous emmènerons sa cousine.

Tout semblait présager un accroissement de bonheur dans cette famille lorsqu'un coup imprévu la vint frapper.

Un jour, en revenant de la Bourse, André Gualbert le visage décomposé, la voix balbutiante entra chez sa femme.

— Mon Dieu ! lui demanda-t-elle, qu'avez-vous, André ?

— Je me sens perdu, répondit-il. C'est à n'y rien comprendre. Il y a eu complot, évidemment, les Juifs se vengent à leur heure, et nous vont tous écorcher. Qui aurait prévu cela ! c'est la ruine ! la ruine !

— Mais enfin qu'est-il survenu ? Vous ne m'avez parlé de rien, vous semblez plein de confiance.

— Je l'étais, nous l'étions tous. Mais brusquement un tel nombre d'actions de la « Société Universelle » ont été jetées sur

le marché, qu'une dépréciation immédiate s'en est suivie. Elles ont non pas tombé, mais sombré... A cette heure elles ne valent pas même le papier sur lequel elles sont imprimées. Le « Suez » s'est trouvé entraîné dans la débâcle, l'effaroulement s'est emparé des porteurs ; et nous nous trouvons tous en présence d'obligations terribles, auxquelles nous devons faire face au prix de sacrifices si grands que nous ne pouvons savoir si après les avoir consommés il nous restera quelque chose.

— Mais c'est impossible ! s'écria Mélanie.

— C'est vrai ! fatalement vrai !

— Et vous avez pu vous laisser surprendre de la sorte ?

— Moi, et Bozan de Breuil, et tous les administrateurs de la « Société Universelle ». Les pertes se chiffrent par centaines de millions. Bonaventure est ruiné, trop heureux s'il n'est pas rendu responsable de la faillite qui va suivre, et déshonoré par-dessus le marché.

— C'est un malheur épouvantable !

— Epouvantable ! répéta André qui restait sans mouvement sur son fauteuil.

— Et, demanda Mélanie, n'existe-t-il aucun moyen de salut ?

— Aucun, fit André, heureusement nous avons eu la sagesse de nous séparer de biens.

Mélanie secoua les poignets de son mari.

— Nous sommes perdus, perdus, tous deux.

— Votre fortune vous reste, quatre cent mille francs.

— Moi aussi j'ai joué, moi aussi j'ai mis tout ce que je possédais en actions de la « Société Universelle ».

Les yeux d'André s'agrandirent de stupeur.

— Vous n'avez pas fait cette folie ?

— Si, je l'ai faite, comme vous, comme tous ; seulement vous devez vous exagérer le mal, nous ne pouvons tomber du luxe dans la misère. Il s'agit d'une crise, les actions remonteront. Bonaventure est homme de ressources...

— Bonaventure se tuera s'il ne parvient pas à payer ses différences. Je le connais : aventurier jusqu'à un certain point, mais gardant assez d'honneur pour ne pas survivre à une exécution.

— Je vais trouver Joséfa, dit Mme Gualbert en sonnait sa femme de chambre. Ne dites pas un mot à notre fille de ce qui se passe, elle apprendra toujours trop tôt la vérité.

André s'avança chancelant vers sa femme.

— Ce n'est pas ma faute ! dit-il humblement, ce n'est pas ma faute, promettez-moi que vous me pardonnerez.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois. Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une liste complète (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Co., Editeurs,

Boite 196, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.